

DES LOUPS ORDINAIRES

SETH KANTNER

DES LOUPS ORDINAIRES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Pouzargues

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Ordinary Wolves*
Éditeur original : Milkweed Editions, Minneapolis
© Seth Kantner, 2004

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2025

ISBN : 978-2-283-03974-8

À ma mère, qui était là

PROLOGUE

Sur la neige accumulée au-dessus d'un lac de la toundra, une louve se meurt. Des gouttes de sang trahissent sa trajectoire, descendent d'un promontoire jusqu'au lac. Ses pattes laissent des traces chancelantes. Elle est allongée sur le côté et halète, un œil ouvert vers le ciel. Un avion à ski plane dans le bleu. Il descend, aigle géant venu cueillir la louve en bourdonnant. Dans l'œil de la louve, la toundra devient de plus en plus aveuglante, au point que ni la terre ni le ciel n'aient de détails, et puis une aile vient s'immobiliser au-dessus d'elle. Son ombre est noire. Le bourdonnement est insensé désormais, un blizzard dérisoire, en colère, qui soulève la neige. Il bégaye, puis se tait. À travers le silence, la louve entend ses petits du printemps dernier, leurs gémissements endeuillés et perdus, de l'autre côté de la terre, loin de la mort qui approche.

Deux humains se penchent sur elle. Le plus imposant porte un surpantalon, une parka recouvre sa large poitrine et son ventre. Une fourrure de loup est cousue sur sa capuche. Autour de son cou sont suspendues à des fils de laine des mouffles en peau d'original. La femme à ses côtés porte des *mukluks* en caribou à semelle en *ugruk*.

Elle aussi a une bande de fourrure de loup sur sa parka. Elle est maigre, ses cheveux sont noirs et son regard hagard. Ses yeux humides se détournent, filent vers le sud et l'horizon orangé, impatients de remonter dans le ciel, de s'échapper vers des terres que le soleil n'abandonne pas.

L'homme se penche et touche les yeux de la louve. « Elle est morte. » L'œil ne cligne pas, mais l'homme se demande si la louve voit toujours. Il s'est déjà posé la question pour d'autres loups, des centaines d'autres loups. Il se gratte la gorge. Il tire la bâche de protection du fuselage pour la rabattre sur le capot. « Encore du chemin. Pas de place pour toi et pour cet animal de cinquante-cinq kilos. Vaut mieux la dépecer. » Son regard parcourt l'horizon, puis revient sur la femme. Il déplie un couteau. « Dans quelques jours, plus de soleil. Seulement cette maudite Obscurité. » Il se penche et ouvre la louve, de la patte avant à l'épaule, et au travers de la poitrine.

La femme se détourne, indifférente à l'homme et à ses remarques. Quelle ironie que cet homme qui porte le nom du mois le plus froid de l'année, qui vit à la pointe nord d'un pays libre, se plaigne de l'hiver. Elle grelotte. Pendant qu'il dépèce la louve, elle court sur le lac pour ne pas geler. Ses pas s'enfoncent dans la neige. Elle déteste la neige. Elle retire sa capuche, retient son souffle et écoute pour la dernière fois, espère-t-elle, la toundra.

À sa grande surprise, elle entend des loups. Elle voit des taches lancées dans une course saccadée. Des jeunes loups, qui attendent leur mère. Un sanglot la prend au dépourvu. Son cœur rugit dans sa poitrine. Elle se précipite vers l'avion au loin, sa seule porte vers la civilisation sur cette planète sauvage, glaciale, cette planète de la nuit démesurée. Elle

fredonne pour ne pas entendre les plaintes des loups, et, instinctivement, pour les protéger du pilote. Au loin, les frêles silhouettes se tournent vers le nord et s'enfuient.

PARTIE 1

LE TERRITOIRE

UN

L'année du trop-plein de souris – deux ans après que les magazines eurent annoncé qu'un homme blanc avait laissé une trace sur la Lune – Eruk Wolfglove apparut un jour devant chez nous, dans les bourrasques de neige et le crépuscule de l'hiver sans soleil. Son attelage de chiens se volatilisait puis réapparaissait dans la tempête. Abe se posta soudain à la fenêtre, tel un ours flairant une piste. « Des voyageurs ! » Il attrapa sa cigarette à moitié fumée, l'éteignit sur l'établi et essuya la cendre de ses doigts sur son surpantalonn en phoque. Nous les enfants, nous suivions l'arc de sa cigarette – nous pourrions la fumer plus tard, derrière les congères, et feindre d'être des artistes, comme lui.

« Vous pouvez raviver le feu ? » Abe avait le rictus d'un grand frère, de notre meilleur ami, pas du tout celui d'un père. « Et cachez la vanille. » Sa tête et ses larges épaules disparurent lorsqu'il s'enfonça dans sa parka en peau de jeune caribou. Il donna un coup contre la porte pour faire tomber les morceaux de peau qui se détachaient, puis bondit dans la tempête.

Jerry mit la cigarette dans sa poche. Il leva les yeux derrière ses cils. « Je partagerai », grommela-t-il. Iris et moi

trépignions sur le plancher, impatients de voir les voyageurs. Nous avions les pieds nus et les orteils rouges. La nuit arrivait, l'orage aussi – sans quoi nous aurions tous enfilé nos parkas pour nous précipiter dehors. Jerry glissa une bûche dans le poêle. La seconde se coinça et il dut la retirer, étincelante et enfumée. « Bon sang d'bonsoir ! » dit-il, profitant de l'absence d'Abe pour s'entraîner. Il était grand, avait dix ans – deux fois mon âge – et les cheveux noirs comme il fallait. En plus, il se souvenait des villes, des voitures et des pelouses, des pommes rouges dans les arbres – si tant est que tout ça existait vraiment. Jerry laissa la porte ouverte jusqu'à ce que les flammes lèchent le tuyau rougeoyant et que la fumée s'échappe des interstices. Il suivait chaque étincelle pour la noyer de son doigt humide. Puis il essayait son doigt sur une bûche, le fixait, l'humectait de nouveau. Abe ne rigolait pas lorsqu'il s'agissait du feu. Et de nos pleurnicheries non plus.

« C'est Eruk Wolfglove ! » s'écria Iris. « Un seul voyageur ! » La bâche qui servait de fenêtre s'agitait ; à travers, nous regardions Abe et l'homme, courbés contre le vent, attacher les chiens aux saules, près des nôtres. Eruk habitait à l'ouest, en aval, dans le village de Takunak. Mais, pareil au vent, il arrivait toujours d'une direction différente. Iris plissa ses yeux myopes et compta les chiens. Abe serait trop généreux, il irait puiser dans le stock de nourriture des nôtres, qui devait durer jusqu'à la Débâcle, et en sortirait plein de poisson et de caribou. Iris avait de la peine quand nos chiens devenaient trop maigres et devaient manger leur merde. Elle avait huit ans désormais, les cheveux noirs elle aussi, et les yeux bleus – mais elle ne voyait pas bien. Deux printemps plus tôt, elle avait été aveuglée par la neige,

un jour où, assise sur le traîneau en revenant des montagnes Dog Die, elle ne portait pas son masque de l'armée. Abe prévoyait de lui commander des lunettes un jour.

Je cassai un morceau de fine glace qui se trouvait à l'intérieur de la fenêtre et le suçotai. « Comment ça s'fait qu'ils les attachent là ? » La glace avait un goût d'haleine gelée et de poils de caribous humides.

Jerry jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. « Tu parles déjà l'anglais du village. Alors que la compagnie est toujours sur la glace. » Sa voix était crispée. Les gens le rendaient nerveux. Les gens nous rendaient tous nerveux – sauf Iris. Notre famille vivait dans la toundra. Abe avait creusé un trou, à la manière des anciens Eskimos, et construit un igloo avec des bûches et des poutres, avant mes premiers souvenirs. Les Eskimos ne vivaient plus comme ça, mais nous, oui, allez savoir pourquoi. L'unique grande pièce, cinq mètres sur cinq, était enterrée jusqu'à l'avant-toit dans le sol protecteur. Au fond, au-dessus de nos lits, les arbres s'enfonçaient dans le sol jusqu'au toit, et pendant les orages nous entendions leurs racines gémir, lutter contre le vent pour survivre. Nos murs et notre toit, Abe les avait isolés avec de la tourbe. Dans cette terre, les souris et les musaraignes bruissaient, se battaient, mastiquaient et construisaient leur propre maison, siphonnant la chaleur et de pleines bouchées de notre nourriture, avant de la métamorphoser en petites crottes noires. Abe avait fui quelque chose, les routes et les règles, probablement. Les broutilles ne l'intéressaient pas ; il aimait la viande séchée, cuite, crue ou congelée. Les œufs de mouches ne le gênaient pas – du moment que les petits asticots ne remuaient pas.

À une époque, nous avions une mère. Elle ne reviendrait pas. Selon Iris, c'était ce qu'elle avait dit à Jerry le jour où elle s'était envolée. Elle avait une guitare à douze cordes et préférait visiblement la musique aux caribous, aux ours et au toit moisi plein de fuites. Elle nous avait laissés seuls, sans aucune de ces mille et une choses réconfortantes que ne comptent plus les enfants qui ont une mère. Abe ne parlait jamais d'elle. Il ne la peignait jamais. Son départ était le socle de mes souvenirs.

Iris gratta la glace sur la vitre, l'ongle caché dans la manche. Son épaule décharnée sortait de sa chemise. « Ils attachent ses chiens sous les saules pour que les congères ne les engloutissent pas. » Elle se mit à papillonner, accrocha nos parkas aux clous fixés au-dessus de la boîte en bois, repoussa dans les encoignures et sous nos lits nos *mukluks* et nos vêtements. Les poils de caribous collaient à tous nos habits. Avec une aile d'oie, elle chassa dans les recoins les poils, les copeaux de bois du rabot d'Abe et la sciure.

Le vent du nord balayait la toundra dégagée et hurlait dans les épicéas, sur la rive où notre maison de tourbe était enterrée dans le pergélisol. Dans le ciel, la lumière frémissait. La neige s'accumulait sur les berges de la rivière, la laine grise des rafales masquait l'horizon. La nuit teintait de violet le ciel glacé, et au-dessus du vent et de la frénésie des branches s'accrochaient des étoiles vaporeuses. Sous la glace, la grande rivière Kuguruk coulait devant notre porte, traversant cette région arctique de l'Alaska que les manuels que nous recevions par la poste appelaient *le désert de glace*. Elle me faisait honte, cette description rapide, bâclée, envoyée par l'Est lointain et opulent, ratifiée par

les lettres noires et blanches d'un livre d'écolier. Face à mes protestations, Abe se contentait de hausser les épaules.

La fenêtre artisanale frissonnait et claquait. Les hommes découpèrent un caribou gelé pour le donner aux chiens, qui déchirèrent l'épiderme avant de dévorer des morceaux de viande. Ils gardaient la peau, la coinçaient sur le sol avec leurs griffes. Après le dernier os, après le dernier cristal de viande flairé sur la neige, ils arrachèrent les poils et mangèrent la peau. Puis ils se roulèrent en boule pour protéger leur museau et leurs pattes.

Nous entendîmes les hommes se frayer difficilement un chemin dans la congère, là-haut sous l'avant-toit, puis en bas, dans la tranchée qui menait à la porte. La neige couinait sous les coups de pelle d'Abe. Soudain, il tambourina contre la porte en peau. « Enlevez la glace, en bas, le long de la porte. Compris ? » Jerry chercha la petite hache. « Maintenant, reculez ! » Sa voix, déchiquetée par les bourrasques et assourdie par les peaux, était comme folle. Je me cachai derrière le baril d'eau. Abe et Eruk jaillirent dans un tourbillon de neige. Leur visage était blanchi, ovale de peau gelée couvert de débris de glace. Je les dévisageai. J'avais hâte d'avoir des engelures, moi aussi – les cicatrices des héros. Abe retira sa capuche et ses cheveux jaunes et bouclés s'échappèrent ; ses yeux turquoise luisaient au-dessus de sa barbe. « Y a du vent. »

« *Alappaa*, c'vent-là. » Eruk faisait quelques centimètres de moins qu'Abe. Son large visage était crispé, sa barbiche glacée. Avec un rictus, les hommes secouèrent leur parka et chassèrent la neige de leurs *mukluks*. Puis ils enlevèrent la glace qui recouvrait leur barbe. Iris dansait pieds nus entre eux, elle souriait et ramassait la neige avant de la jeter dans

le seau à ordures. J'aurais bien aimé savoir bouger comme elle, avec légèreté, avec le sourire. Derrière le baril d'eau, je restais debout sur la poussière et les crottes de souris humides, ravi d'avoir de la compagnie.

Le regard d'Eruk se balada à travers la pièce et me repéra. « Salut, Ch'veux-Jaunes ! Ça grandit ! Quel âge ? » Son visage était sombre et gonflé par le froid.

Tous les voyageurs arrivaient avec un surnom pour moi, comme un courrier recommandé. Aucun ne me plaisait. Je me faufilai près du poêle embrasé, les yeux baissés. « Cinq ans. » Après n'avoir vu personne pendant des semaines, j'avais du mal à regarder Eruk dans les yeux – ou n'importe quel autre voyageur. Sur son visage, les engelures trahissaient des mystères et des temps difficiles et romantiques qui captivaient un enfant de cinq ans aux rêves démesurés. Il avait les avant-bras musclés, un peu comme un carcajou dépecé. Il ne mangeait presque rien que l'on trouvait dans les magasins, sauf de la confiture de mûres de Boysen de la marque Nabob. Quand il partait chasser avec son attelage et ses raquettes, il en emportait une conserve. Il la découpait et, après avoir mangé de la viande séchée, gelée ou cuite, il léchait des éclats de confiture glacée près de son feu de camp. Il transportait aussi son petit boursicot en peau d'original. À l'intérieur, ses trésors : une fois, il nous avait laissé prendre dans nos mains des pépites d'or grumeleuses, du diamètre d'une pièce de dix centimes. Lorsque nous les lui avions rendues, elles avaient disparu dans les méandres du cuir. Quand j'aurai l'âge d'être grand, je serai comme Eruk. De petites anomalies subsistaient bien dans mon esprit, comme le fait que lui était Eskimo et que, moi, je serais peut-être pour toujours un *naluaḡmiu*. Mais il restait

encore bien des années, et elles semblaient me promettre qu'un jour je serai guéri.

Le dernier humain à nous avoir rendu visite, c'était Woodrow Washington, un mois auparavant. Woodrow avait une moustache, une dent en haut et une dent en bas. Pas alignées du tout. Ses relations terrestres les plus étroites étaient avec la bouteille, ce qui le rendait instable et fragile. Il chassait, comme tout le monde, mais sa concentration et ses coups avaient tendance à s'égarer. Quand il arrivait, Jerry cachait toujours la vanille. Sobre, il était gentil et super poli. « Ce gamin Feathers, suicidé. » Woodrow avait apporté des nouvelles et n'était resté que le temps d'un café du matin réchauffé. « Pistolet double canon, dehors, vers les chiottes. T'as pas cinquante balles ? J'ai vraiment b'soin... t'es d'accord ? » Abe lui donna l'argent, puis il s'appuya à son établi et se frotta les oreilles. Harry Feathers était – ou avait été – un adolescent gauche qui clignait trop des yeux et avait de l'acné. Il parlait à Abe lorsqu'Abe donnait à manger à nos chiens devant le bureau de poste des Feathers. Peut-être que personne d'autre n'écoutait Harry.

La compagnie de Woodrow s'était révélée décevante. L'argent, nous n'avions que celui qui était dans la boîte de conserve Hills Bros ; mais je lui en voulais surtout de ne pas être resté dormir. Et de ne pas avoir apporté notre courrier.

Jerry servit du pelvis de caribou bouilli dans la marmite, des crackers, des baies de ronce, du *qusrimmaq*, et de la margarine que d'autres voyageurs avaient laissée – de la margarine sans colorant. Abe n'autorisait pas le superflu. Le colorant jaune, c'était du poison ; qu'est-ce qu'on pouvait bien en avoir à faire de la couleur de la nourriture ? Nous avons tous, dans leur fourreau, des couteaux aiguisés

fabriqués à partir de vieux burins et de vieilles limes ; nous nous en servîmes pour découper le gras et la viande du pelvis. Et puis, lorsqu’Eruk se pencha en arrière sur le canapé en peau d’ours, j’oubliai un moment mes méprisables yeux bleus et mes cheveux jaunes. Il cala son pouce sous son menton. Son regard s’échappa, au-delà des bûches penchées du mur du fond. Sur son agréable visage, on aurait pu lire quelque chose comme *aarigaa taikuu* – mais ce qu’il dit, ce fut : « Même vent que l’aut’ fois. Bon Dieu, c’té fois où j’tué mes chiens. » J’essuyai mes mains grasses sur mon pantalon et grimpai sur ses mots comme sur un long attelage qui m’entraînait vers une région de force, une région d’adultes.

Il se tailla un cure-dent dans un bout de petit bois. Les débris tournoyèrent dans l’obscurité, sous la table, et allèrent se mêler aux poils de caribous et aux crottes de souris noires qui tapissaient notre plancher. Les Eskimos n’étaient pas comme Franklin, ou comme Crazy Joe, ou comme les autres *naluaġmius* qui remontaient parfois la rivière ; les histoires d’Eruk servaient uniquement à remplir la nuit, et il ne craignait pas de laisser le silence s’installer entre les mots. Le temps pour lui était pareil au méandre d’un ruisseau ; il s’installait confortablement sur la berge et profitait de ce que le courant apportait.

Avec son bout de bois, Eruk se cura les dents. Il les avait encore presque toutes, car il n’avait jamais aimé le « tord-boyaux » ou la « bibine », comme il disait. Je ne savais pas ce que ça voulait dire, la bibine, et j’avais peur de demander, vaguement convaincu que c’était sûrement quelque chose d’affriolant que les femmes de la ville commandaient dans la première moitié du catalogue Sears. Assis sur le morceau

de tronc qui nous servait de socle pour couper du bois, je scrutais son visage.

Abe jeta une bûche dans le poêle. Les étincelles rouges enroulèrent leur queue sifflante autour de sa tête hirsute, avant de s'éparpiller dans l'obscurité, contre les piliers du plafond bas. Ceux qui entouraient le bidon d'essence de secours étaient décorés des motifs poussiéreux des feux précédents. La fumée et l'odeur huileuse des flammes se répandirent dans la pièce. Abe remplit une bouilloire et prépara de l'eau chaude pour le thé. Des souris et des musaraignes faisaient cliqueter les cuillères sur le plan de travail.

« Trop d'vent, c'te nuit-là, j'me perds. Ça te gèle plus que rien. » Eruk fit un signe de tête derrière lui, vers notre fenêtre en plastique gonflée, blanche et dure sous la neige accumulée. En haut, une ligne de nuit noire, de plus en plus petite. « Chien d'tête, mord les autres. J'les attache à un saule. J'les laisse, laisse s'enfouir. Je dors sur l'traîneau, sur *qaatchiaq*. C'te nuit, pas beaucoup dormi. »

Il ricana et m'observa. « T'entends ça, Ch'veux-Jaunes ? Rien d'possible à voir, trop d'vent. » La lèvre inférieure d'Eruk était épaisse, sombre, et bombée en permanence. Je rigolai, timide, puis frappai mes pieds rouges dégoûtants contre le sol froid et essayai de faire ressortir ma lèvre trop fine.

Dans le coin, sur le sommier en épicea d'Abe, Jerry et Iris étaient allongés sur le *qaatchiaq* en peau de caribou et jouaient aux dames. « La rage », murmura Jerry. « Son histoire va parler de la rage. »

Iris le pinça. « À toi de jouer. » Une musaraigne cavala sur le sol, suivie par les yeux noirs d'Eruk. Il ramassa le